

le monde s'en inquiétait fort peu. Je partais, tout changeait de face. Une foule de personnes indifférentes auparavant s'intéresseraient maintenant au sort d'une veuve et de deux orphelins. Je n'avais donc aucune inquiétude de ce côté. Bien plus, ma famille ne pouvait que gagner à mon départ. Car, me disais-je, on ma compagne acceptera les offres de l'archevêque et alors son avenir est assuré, on elle restera protestante et les secours ne lui manqueront pas. De toute façon, partir, c'est lui rendre service. Ajoutez à cela que j'étais usé par la maladie et vous comprendrez mieux encore mon désespoir et mon découragement.

Il n'est pas inutile de faire remarquer aussi que je suis né en Bretagne, c'est-à-dire dans un pays essentiellement catholique. J'ai sucé la foi romaine avec le lait de ma mère. Le romanisme est devenu mon élément naturel. J'y ai grandi comme le poisson grandit dans l'eau. On me l'a infiltré par tous les pores et il est devenu chez moi comme une seconde nature. Dans ces conditions, l'on comprendra qu'il est difficile de s'en défaire complètement du premier coup. C'est comme si l'on demandait à un homme de quitter sa peau sans souffrance et sans douleur. Le souvenir du passé revient à la mémoire. "Tu étais si heureux alors, se dit-on, tu n'avais pas de soucis, etc." Les protestants de naissance ne sauraient avoir une idée de ces luttes. Il faut y avoir passé pour s'en faire une représentation exacte.

Telles sont les véritables causes de mon départ. Mon parti une fois pris d'une façon irrévocable, j'écrivis ma première lettre au cardinal-archevêque de Québec. Huit jours se passèrent : point de réponse. J'envoyai alors une seconde lettre pour demander respectueusement la raison de ce silence inquiétant. Cette fois le cardinal me répondit en me disant que j'avais mal interprété son retard à me répondre, qu'il avait écrit à l'archevêque de Montréal à